

REGARDS CROISÉS

D'autres facettes de la montagne

Les grandes tragédies de la montagne

Si la montagne est belle au point d'aimer irrésistiblement les alpinistes, elle sait aussi se montrer rebelle, ensevelissant sans remord les meilleurs d'entre eux. Depuis le milieu du XIXe siècle, les nombreux exploits ont été entachés par de trop fréquents homicides commis par ces montagnes tant désirées.

Il faut d'ailleurs souligner que ces tragédies trouvent un écho particulier dans un imaginaire montagnard sculpté par le défi de l'impossible et narré dans des récits extraordinaires.

Regard glacé sur quelques unes des grandes tragédies montagnardes, dont certaines se sont doublées « d'affaires » grandement relayées par les médias.

L'exploit, le drame et la polémique : les trois versants du Cervin 1865

En 1865, l'esthétique pyramide du Cervin constitue le dernier grand problème et enjeu de la conquête des sommets alpins.

L'Anglais Edward Whymper, vingt-cinq ans, mène une expédition composée de compatriotes et de guides Suisses et Français. Le 14 juillet, ils atteignent le sommet, trois jours avant l'équipe Italienne avec qui la rivalité bat son plein.

Mais l'aventure bascule de l'euphorie à la tragédie. Une heure après avoir entamé la descente, un des alpinistes dévisse entraînant dans sa chute les autres membres de la cordée. Trois des sept grimpeurs, dont Whymper, réussissent toutefois à s'agripper aux rochers.

Malheureusement, la corde rompt et quatre grimpeurs disparaissent dans les 1200 m du précipice sous les yeux horrifiés de leurs camarades.

Peu de temps après, on apprend qu'une corde moins solide a été utilisée pour relier le groupe des survivants et le groupe des alpinistes ayant dévisé. Whymper doit même répondre à de graves accusations selon lesquelles le guide Suisse Taugwalder aurait coupé la corde avec ses équipiers pour sauver leurs vies. L'accident fait les gros titres des journaux qui évoquent « L'Alpe homicide ». L'émotion est particulièrement vive au Royaume-Uni où la Reine Victoria envisage même d'interdire l'alpinisme à tous les citoyens britanniques, avant de finalement se rétracter.

Très marqué par cet accident qui emporta son ami guide chamoniard Michel Croz, Whymper ne s'engagea par la suite plus sur des ascensions difficiles. Il resta marqué toute sa vie par ce drame.



Le désastre du Cervin
(Gustave Doré)

Le mystère Mallory et Irvine. Everest 1924

Voici sans doute la plus grande énigme de l'histoire de l'alpinisme. En 1924, après deux tentatives infructueuses, les Anglais sont de retour sur les pentes de l'Everest. Au début du mois de juin, tous les camps d'altitude sont installés et les hommes du général Bruce sont prêts pour l'assaut final. Après une tentative stoppée à 8573 m, le dandy George Mallory retente sa chance quelques jours plus tard avec un nouveau compagnon, Sandy Irvine, finalement préféré à Noel Odell. Le 8 juin, ce dernier aperçoit deux points qui progressent lentement sur l'arête nord-est avant de disparaître dans les nuages.

Depuis, l'incertitude demeure et les débats perdurent quant à la réussite ou non des deux alpinistes. En 1933, le piolet d'Irvine fut retrouvé. Puis en 1999, l'alpiniste américain Conrad Anker découvrit à 8138 m d'altitude un corps momifié dont les vêtements déchirés portaient une étiquette au nom de George Mallory ! Il y avait également un altimètre à l'aiguille cassée. Mais aucune trace de son petit appareil photo Kodak, ni de la photo de sa femme Ruth Turner qu'il avait promis de déposer au sommet. Certains affirment que le médaillon contenant la photo aurait été retrouvé juste sous le sommet par une expédition chinoise.

Malgré tout, les spécialistes pensent que les deux Anglais n'ont pas atteint le sommet. Notamment parce qu'il existe juste sous le sommet un ressaut pratiquement impossible à franchir sans matériel spécifique, que n'avaient pas Mallory et Irvine à l'époque.



Le sommet des Dieux. Tome 3 (Jirô Taniguchi, 2010)

La trahison du K2. 1954

Juste après la conquête britannique de l'Everest en 1953, les Italiens s'élancent sur les flancs du deuxième sommet du monde, le K2 (8 616 mètres). Ardito Desio, surnommé le *duchetto*, dirige d'une main de fer l'expédition. Achille Compagnoni et Lino Lacedelli sont désignés pour s'attaquer au sommet qu'ils atteignent le 31 juillet. Mais ce succès cache une trahison qui aurait pu devenir l'un des drames les plus horribles de l'histoire. Car un geste odieux des deux grimpeurs faillit coûter la vie à leur compatriote Walter Bonatti et au hunza Pakistanais Mahdi. Et ce n'est qu'en 2001 que la vérité éclata, lorsque Bonatti, jusqu'alors silencieux, expliqua ce qui s'était réellement passé.

Le 30 juillet, comme convenu la veille, Compagnoni et Lacedelli partent installer le dernier camp avant le sommet. Bonatti et Mahdi doivent les rejoindre avec des bouteilles d'oxygène. Mais lorsque ils atteignent le plateau où doit se trouver le camp, ils ne trouvent personne. Ils crient, sûrs que les deux alpinistes ne sont pas loin. En fait, ils sont installés un peu plus haut. Mais leurs appels restent sans réponse. Dans Le Monde du 28 août 2001, Bonatti raconte : « nous avons hurlé, nous les avons insultés. Hors de moi, j'ai fini par leur lancer : quand je redescends, je vous dénonce... Au bout de quelques minutes, la lumière s'allume.

- (Bonatti) Pourquoi ne vous êtes-vous pas montrés avant ?
- (Lacedelli) Tu ne crois pas qu'on va rester dehors toute la nuit à se geler pour toi. Tu as l'oxygène ?
- (Bonatti) Oui.
- (Lacedelli) Laisse-le et redescends.

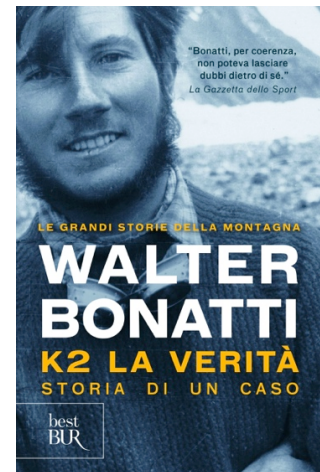
- (Bonatti) *Nous ne pouvons pas. Moi je pourrais m'arranger, mais Mahdi non, il ne se contrôle plus. À ce moment-là, Mahdi, comme hypnotisé par la lumière, s'est lancé dans les pentes impraticables qui nous séparaient d'eux, en hurlant « No good, Compagnoni Sab, no good Lacedelli Sab ». Le pauvre, c'est tout ce qu'il savait dire. Et il s'est gelé les pieds et les mains... Ensuite, la lumière s'est éteinte. Je m'attendais à ce qu'ils mettent les crampons et viennent nous aider. Mais rien. Nous avons encore hurlé, nous les avons maudits, lâchant tout ce que nous avions sur la langue, mais ils ne se sont plus montrés. Si nous sommes vivants aujourd'hui, nous ne le devons qu'à nous-mêmes ».*

Lorsque la nuit tombe, les deux hommes se trouvent à 8 100 m sur une paroi raide et glacée. Ils ne sont plus en mesure de redescendre sans lumière, ni de rejoindre les deux autres grimpeurs. Ils se préparent alors pour un cauchemardesque bivouac sans tente ni sac de couchage, sur une banquette creusée dans la pente de neige. Au cours de la nuit, la tempête se lève et les deux hommes sont obligés de creuser un trou dans la neige pour y enfouir leur visage afin de se protéger des vents violents. Aux premières lueurs du jour, Mahdi redescend, suivi un peu plus tard par Bonatti. Ils réussissent à atteindre le camp inférieur. Le sherpa sera ensuite amputé des pieds et des mains.

Partis un peu plus tard, Compagnoni et Lacedelli qui ont récupéré les bouteilles d'oxygène, débutent l'ascension finale vers le sommet qu'ils atteignent en fin de journée.

Alors pourquoi cette histoire ? Compagnoni et Lacedelli ont-ils caché leur tente pour rester hors d'atteinte de Bonatti et l'écartier du sommet ? Où n'ayant plus rien entendu, ont-ils pensé que celui-ci était finalement descendu ?

Walter Bonatti, qui sombrera ensuite dans une profonde dépression, a pendant quarante ans clamé sa vérité, la vérité. Car il fut non seulement accusé d'avoir abandonné Mahdi, mais d'avoir aussi tenté de rallier le sommet pour voler la vedette à ses compatriotes. Il aurait même consommé de l'oxygène pendant la nuit pour se réchauffer ! Mais la version officielle a fini par voler en éclat et l'acte immonde des deux vainqueurs est enfin apparu au grand jour.



Vincendon et Henry, les naufragés du Mont-Blanc (1956)

Le 24 décembre 1956, Walter Bonatti et Silvano Ghese s'engagent sur les flancs du Mont-Blanc.



Ils croisent une cordée d'alpinistes amateurs composée d'étudiants, le Parisien Jean Vincendon et le Bruxellois François Henry, partis faire eux aussi le Mont Blanc, mais qui compte tenu de la météo, rebrousse chemin. La rencontre avec le célèbre Italien les fait toutefois changer d'avis et les quatre hommes passent la nuit au minuscule refuge de la Fourche.

Le jour de Noël, les deux cordées partent vers leur objectif par des voies différentes, la voie de la poire pour les Italiens et la Brenva pour les Franco-Belge. Mais les Italiens, face à des conditions délicates, rejoignent l'éperon de la Brenva. Les deux cordées progressent dès lors doucement et sont contraintes de passer un bivouac de fortune.

Le 26 décembre, la tempête sépare les deux équipes. Les Italiens rejoignent le petit refuge Vallot, alors que les étudiants tentent de descendre directement par la « Combe Maudite ».

Dans les jours qui suivent, les Italiens se sortent du piège, même si Bonatti chute dans une crevasse ! Côté français, les secours tergiversent entre opération terrestre et aérienne. Le 28 décembre, les deux alpinistes sont repérés par un hélicoptère duquel on largue vivres et couvertures. Toutefois le mauvais temps sévit et il faut attendre le 31 décembre pour qu'un hélico décolle à nouveau. Mais en s'approchant du sol, la poudreuse vole et aveugle les pilotes. L'appareil s'écrase. Heureusement, les hommes sont indemnes. Les guides installent les deux alpinistes intransportables dans la carlingue de l'hélico et accompagnent les deux pilotes dans le refuge Vallot où ils seront récupérés le 3 janvier. Malheureusement, il n'y aura plus de signe de vie dans la carcasse de l'hélico.

Alors que la tragédie est à peine finie, une énorme polémique éclate à propos de l'attentisme de la compagnie des Guides de Chamonix et de l'armée qui refusa, dans un premier temps et dans le contexte de la guerre d'Algérie, de mettre à disposition des hélicoptères adaptés. C'est cette affaire qui fut à l'origine de la création des pelotons de gendarmerie de haute montagne (PGHM).

Sauvetage sur l'Eiger (1957)

La réputation de la face nord de cette terrifiante montagne qui porte bien son nom (l'ogre) n'est plus à faire. Car dès les années 1930, une série d'accidents a emporté plusieurs des meilleurs alpinistes de l'époque. Sa paroi « pourrie », ses passages étroits baptisés avec des noms de légende, *l'araignée blanche* ou encore *la traversée des dieux*, en ont fait une redoutable ascension.

En 1957, une nouvelle tragédie marque les esprits. Le 3 août, une cordée italienne et une cordée allemande s'engagent séparément dans la paroi. Très rapidement, elles font cause commune. Mais leur progression est lente. Depuis Grindelwald, le village au pied de l'Eiger où les télescopes et jumelles sont braqués vers la paroi, on s'inquiète. À raison, puisque le 9 août, Stefano Longhi dévisse. Ses camarades de cordée réussissent toutefois à amortir sa chute, mais sans pouvoir le remonter. Ils le laissent sur une corniche. Peu après, Claudio Corti est blessé par une chute de pierres. Les deux Allemands lui laissent leur sac de bivouac et continuent leur ascension pour s'extraire de la voie par le haut.



Bien que le poste de secours à Grindelwald ne veuille pas tenter de sauvetage en raison du mauvais temps, ce qui soulèvera une vague de vives critiques, une opération de secours sans précédent se met en place, composée d'une cinquantaine d'alpinistes de six pays. Par une autre voie, les secouristes parviennent au sommet où ils installent un treuil. Un homme est descendu jusqu'à Claudio Corti, en proie à un délire qui ne le quittera plus pendant de nombreuses années. Après neuf jours d'enfer, l'Italien est halé (à la main !) sur le dos du secouriste et ramené en pleine tempête sur une civière dans la vallée. Des problèmes de radio, ainsi que des changements brusques de météo

empêchent toutefois d'aller chercher Stefano Longhi, bloqué plus bas. Lionel Terray qui est descendu près de l'Italien, lui crie qu'ils vont venir le chercher le lendemain. Il lui répond : « *fame, freddo* » (faim, froid). Il ne survivra pas à la nuit. Pendant deux ans, son corps restera même pendu à la falaise, tel un mémorial macabre, bien visible du village.

Par la suite, Corti fut accusé d'avoir abandonné son compagnon inexpérimenté et d'avoir même assassiné les Allemands pour récupérer leur matériel. Il sera toutefois réhabilité. Quant aux Allemands, après la blessure des deux Italiens, ils poursuivirent l'ascension jusqu'en haut de la paroi, avant de se faire emporter dans la descente par une avalanche, alors qu'ils allaient chercher du secours.

La tragédie du Frêne (1961)

Le 8 juillet 1961, sept alpinistes chevronnés s'attaquent au plus grand pilier d'Europe, le Frêne, une flèche de granit rouge d'une rare élégance, qui se dresse d'un seul jet de 800 m. En fait, il y a deux cordées - une française conduite par Pierre Mazeaud et une italienne sous la responsabilité du célèbre Walter Bonatti - qui se réunissent au refuge de la Fourche.

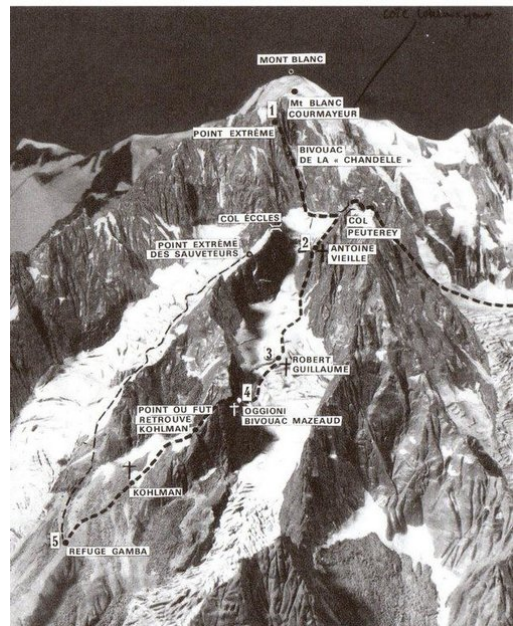
Deux jours plus tard, l'entente franco-italienne se trouve à 80 m du sommet. Mais soudain, l'orage frappe. Des flammèches dansent sur les mains et les mousquetons. Mazeaud voit même une flamme bleue entrer dans l'oreille de Pierre Kohlman. Celui-ci s'effondre avant de revenir à lui. Mais son Sonotone, qui a attiré la foudre, a brûlé. Kohlman est presque sourd. Muré dans son silence, il perd le contact avec ses compagnons de cordée, puis avec la réalité. Dans la nuit, la neige tombe et au petit matin, ce qui ne devait être qu'un orage se transforme en tempête qui va durer plusieurs jours.

Pendant que les alpinistes attendent une éclaircie, une caravane de secours se met en route. Au bout de deux jours de mauvais temps, Mazeaud et Bonatti, qui pensaient s'échapper par le sommet, prennent la décision de redescendre. Épuisés, ils parviennent grâce à Bonatti au pied du pilier où ils

s'abritent du vent dans une crevasse. C'est leur quatrième nuit dans la montagne.

Le lendemain, les sept hommes se remettent en marche. Antoine Vieille (22 ans) s'écroule. Il est le premier à mourir. Kohlman a des accès de démence. Les secours ne sont pas là, partis sur un autre itinéraire. Les alpinistes sont au bout du rouleau. Finalement, à 3h du matin, Bonatti et Gallieni atteignent le refuge Gamba où dorment trente secouristes. Ceux-ci réussissent à sauver Mazeaud. Pierre Kohlman meurt dans les bras des sauveteurs, Andrea Oggioni s'éteint sur l'épaule de Pierre Mazeaud et Robert Guillaume tombe épuisé sur le dos, les yeux ouverts, sur le glacier du Frêne.

Quelques semaines plus tard, des Français et des Anglais rivalisent de rapidité pour vaincre le pilier. Pour Bonatti, cette victoire est une souillure.



La polémique des Drus (1966)

Août 1966, deux alpinistes allemands se trouvent bloqués sur une vire de la fameuse face ouest des Drus. Cela fait une semaine qu'ils sont dans cette voie trop difficile pour eux.



Les militaires de l'École Militaire de Haute-Montagne (E.H.M.) déclenchent alors une grosse opération de secours basée sur une intervention via le sommet de la voie normale, avec un treuil. Mais le mauvais temps s'installe et les chutes de pierre nombreuses court-circuitent l'opération. Parallèlement, une cordée de huit alpinistes avec notamment François Guillot, René Desmaison et l'Américain Gary Hemming - lequel présente un plan d'ascension de la voie ouest - s'engage par le bas de la paroi. L'ascension est difficile. Desmaison fait une chute. Les conditions météo difficiles les contraignent à bivouaquer deux nuits. Une autre cordée de quatre guides est également engagée, mais dans la face nord. Celle-ci, rejointe par Gary Hemming, effectue la liaison avec les deux allemands très affaiblis. Malgré une nouvelle nuit terrible sous l'orage, le petit commando réussit à se sortir du piège en empruntant la directe américaine pour descendre.

Malgré le décès d'un jeune secouriste Allemand, mort étouffé dans les cordes, la presse s'empare de l'événement et élève Hemming, le beatnik des cimes aux cheveux longs, au rang de héros. Mais rapidement, une polémique éclate lorsque René Desmaison vend son reportage à Paris-Match qui fait du drame sa « Une ». Cet acte vénal lui vaut d'être radié de la compagnie des guides de Chamonix (il sera réintégré en 2005). L'affaire prend même une dimension nationale et débouche sur une refonte des secours en montagne.

Il reste toutefois de ce drame une magnifique aventure humaine où des dizaines d'alpinistes ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour sauver deux de leurs camarades.

342 heures dans les Grandes Jorasses (1971)

Cinq ans après le sauvetage des Drus, René Desmaison occupe à nouveau le devant de la scène. Mais cette fois-ci en victime. Car si l'homme est incontestablement l'un des meilleurs alpinistes de sa génération, ce Périgourdin au caractère gascon d'un Cyrano, n'est pas aimé de tous. Il faut dire que la médiatisation du sauvetage des Drus, où Desmaison a vendu des photos à Paris Match, a été très mal vécue dans le milieu montagnard.

Le 11 février 1971, l'homme de 41 ans s'élance, en compagnie du jeune guide Serge Gousseault, dans l'hivernale de la face nord des Grandes Jorasses (1200 m de paroi). Sept heures par jour, le premier de cordée grimpe avec un sac léger, alors que le second le rejoint aux jumars. Puis ils tirent un gros sac de matériel.

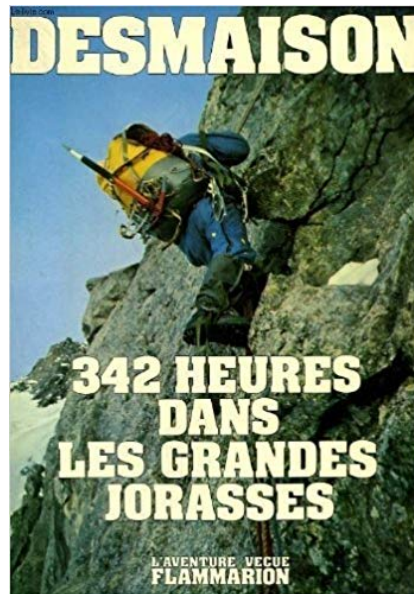
Mais à partir du 13 février au soir, les clignotants virent au rouge. Il commence à neiger, des broches à glace se brisent, Gousseault perd son piolet. Deux cordes, dont celle de hissage, sont sectionnées par une chute de pierre. La radio avec laquelle Desmaison joint chaque jour sa femme est également mise hors d'usage par une coulée de neige.

Le 17 février, le beau temps revient. Un hélicoptère signale la présence de la cordée qui progresse à 250 mètres du sommet. Le lendemain, la neige tombe à nouveau. Les mains de Gousseault sont très abîmées au point de ne plus pouvoir assurer Desmaison qui dès lors, doit accomplir des manœuvres de soliste. Une autre corde est tranchée par une nouvelle chute de pierres. Au matin du 19 février, les deux hommes sont à 80 m du sommet.

Mais le 20 février, après neuf jours dans la paroi, Gousseault ne peut plus bouger. Il fait pourtant beau. Un hélicoptère Alouette III vient à leur niveau, à moins de 40 m de la voie. C'est un vol de reconnaissance demandée par Simone

Desmaison. Mais un incroyable malentendu dans les signes échangés avec Desmaison fait croire que tout va bien. Et l'incompréhension se renouvelle le lendemain au cours d'un autre survol où Desmaison a pourtant agité son anorak rouge. La cordée est au plus mal. Le 22 février, Simone Desmaison fait une demande officielle de secours. Mais les conditions météo bloquent l'intervention. Serge Gousseault, épuisé, s'éteint. Choqué, René Desmaison ne peut se résoudre à laisser son compagnon. Maurice Herzog, maire de Chamonix, insiste pour qu'aucun risque ne soit pris dans cette opération de secours. Le 23 et le 24, le vent empêche toute action. Desmaison suce des glaçons. Les journaux font leur « Une » de cette affaire. Le 25 février, un hélicoptère piloté par Alain Frébault se pose sur une brèche au sommet des Jorasses. Quatre guides installent des câbles et extraient Desmaison, encore conscient, des mâchoires de la paroi. Abandonnant l'ombre pour la lumière, il voit défiler les quatre-vingts derniers mètres d'une voie qu'il achèvera en 1973 avec Bertone et Claret.

Rapidement, Herzog et Desmaison poléminent par presse interposée. Les responsables du sauvetage en montagne reprochent à Desmaison le choix d'un compagnon jugé trop jeune, un code de communication de secours mal maîtrisé et une cordée trop peu expérimentée pour ce type d'ascension. Desmaison réagit quant à la mollesse, voire l'incompétence et la malveillance des secours. Il racontera le drame de sa vie dans un très prenant bouquin intitulé *342 heures dans les Grandes Jorasses*.



K2. Les ravages de la montagne sauvage (1986, 1995, 2008)

La sinistre légende du K2 débute en 1954 avec le terrible bivouac de l'Italien Walter Bonatti et du sherpa Mahdi qui, abandonnés par leurs compagnons, doivent passer une effrayante nuit à 8100 mètres d'altitude, à laquelle toutefois ils survivront. Depuis, une série de drames a taillé la réputation de cette pyramide légendaire considérée comme le 8000 m le plus dangereux.

En 1986, le Pakistan desserre pour la première fois les droits d'accès au K2. Résultat, neuf expéditions siègent au camp de base. Entre le 21 juin et le 4 août, vingt-sept personnes atteignent le sommet, soit davantage que depuis la première ascension en 1954. Mais la *montagne sauvage* va happer treize d'entre eux. Cela commence avec deux Américains balayés par une avalanche. Puis c'est au tour du couple français Maurice et Liliane Barrard qui, après avoir atteint le sommet à bout de force, sont obligés de bivouaquer à 8400 mètres. Bloqués par la tempête, ils ne redescendent pas. Le Polonais Wojciech Wróz qui redescend du sommet, glisse le long d'une corde qui lui échappe des mains et chute dans une pente de plus de 2000 m. Quelques jours plus tard, l'histoire se répète. Cinq alpinistes chevronnés, qui reviennent eux aussi du sommet, se trouvent bloqués pendant cinq jours à 8200 m. Ils

subissent les effets ravageurs de la très haute altitude et lorsqu'ils reprennent la descente, seuls deux d'entre eux réussissent à revenir vivants. Kurt Diemberger qui échappe à l'issue fatale, fera un récit dantesque de ce drame où il perdit sa compagne et un ami proche.

Neuf ans après, un nouveau drame collectif endeuille le K2. Le 13 août 1995, six alpinistes, dont la Britannique Allison Hargreaves qui vient de réussir la première féminine de l'Everest sans oxygène, se font prendre à la descente par une énorme tempête. Ils périssent tous, volatilisés par les vents surpuissants. *La montagne sauvage* fait même une septième victime qui avait fait demi-tour auparavant. Ayant pourtant survécu à la tempête en se cachant dans un trou, puis effectué une descente apocalyptique sans crampons ni piolet, l'alpiniste décède finalement d'un œdème cérébral.



Le mémorial Gilkey. Camp de base du K2

En août 2008, une nouvelle tragédie collective balaie onze alpinistes en vingt-quatre heures, relançant la controverse sur les expéditions commerciales. Le premier août, trente-deux grimpeurs, dont des porteurs d'altitude, se mettent en route vers le sommet. Mais plusieurs d'entre eux manquent d'expérience. Cependant, l'effet de groupe et les bonnes conditions météo les poussent vers un destin funeste. À la montée, un Serbe dévisse. La progression est lente et au crépuscule, dix-huit alpinistes parviennent tout de même au sommet. Mais la descente tourne à la déconfiture. Un sérac s'écroule, engloutissant un grimpeur et les cordes fixes. Dès lors, seuls les plus expérimentés ou ceux qui ont encore de l'oxygène réussissent à désescalader la montagne. Huit autres alpinistes meurent les uns après les autres d'épuisement, de chute ou de séracs qui s'effondrent.

Tragédie à l'Everest (1996)

Le 10 mai 1996, vingt-quatre alpinistes foulent le toit de l'Everest. Mais certains d'entre eux, arrivés très tardivement au sommet, subissent les foudres d'une tempête très violente qui provoque une gigantesque déroute. Le guide Néozélandais Rob Hall et son collègue Américain Scott Fisher, pionniers des expéditions commerciales sont pris avec leurs clients dans la souricière malgré le slogan de l'agence *Adventure Consultants* : « faites-nous confiance pour garantir votre succès et votre sécurité ».

Juste après être devenu *summitter*, l'un des clients, Douglas Hansen, donne des signes d'épuisement. Rob Hall l'attend. Ils sont cueillis par une tempête à laquelle ni l'un ni l'autre ne vont survivre. Pas plus que le guide Andrew Harris qui les avait rejoints. Pendant ce temps, l'Américain Beck Weathers considéré comme perdu dans la *zone de la mort*, réussit à s'échapper miraculeusement du piège. Il y laissera tout de même son nez et sa main gauche. Quant à la Japonaise Yasuko Namba, autre cliente de l'expédition, elle s'effondre définitivement, tout comme Scott Fisher, guide de l'agence *Mountain Madness*, victime d'un œdème cérébral. Quelques heures plus tard, deux autres alpinistes sont miraculeusement arrachés de la montagne par un secours hélicoptère réalisé à plus de 6000 m d'altitude. Enfin, sur le versant tibétain, trois alpinistes indiens perdent également la vie dans la descente, faisant de l'Everest un cimetière à ciel ouvert.

Huit morts en un week-end pour l'une des tragédies montagnardes les plus médiatisées car les deux expéditions touchées étaient suivies quasiment en temps réel à l'étranger. L'écho est amplifié par le livre du journaliste Américain Jon Krakauer, membre de l'expédition. Son best-seller *Tragédie à l'Everest* connaît en effet un succès retentissant, malgré les vives critiques reçues de la part des familles des victimes et d'Anatoli Boukreev, guide Kazakh embauché par Scott Fischer et directement mis en cause par Krakauer pour avoir refusé d'utiliser de l'oxygène alors qu'il sauva en pleine tempête trois alpinistes d'une mort certaine. Boukreev livrera ensuite sa version des faits dans son livre *The Climb*.

Alors que ces accidents firent les choux gras des médias - livres, film et... opéra - l'épilogue paradoxal de cette tragédie fut une augmentation des expéditions commerciales vers l'Everest !



L'équipe *Adventure Consultants* avant le drame : Rob Hall (casquette blanche et pantalon violet), Andy Harris (à sa droite), Doug Hansen (casquette noire à gauche) et Yasuko Namba (blouson rouge à droite.)
Site internet Summit Day

Aujourd'hui, *the climbing industry* continue de battre son plein malgré les accidents de 2014 où seize sherpas furent engloutis dans une chute de sérac alors qu'ils préparaient l'itinéraire d'ascension, et 2015 où dix-huit personnes furent tuées au camp de base par une avalanche. À ce jour, plus de deux cents alpinistes ont perdu la vie sur les pentes de la plus haute montagne du monde.

Rescapée de l'Himalaya (2018)

En janvier 2018, le Polonais Tomasz Mackiewicz tente pour la septième fois l'ascension hivernale des 8125 m du Nanga Parbat, la montagne tueuse, avec la Française Elisabeth Revol dont c'est la quatrième tentative.

Le 25 janvier, ils touchent au but. Mais la joie est de courte durée. Car Tomek, atteint d'une ophtalmie, annonce qu'il ne voit plus rien. Les deux alpinistes s'engagent immédiatement dans une descente cauchemardesque sur un terrain très technique et de nuit. Le Polonais s'accroche à l'épaule de la Française. La situation empire rapidement. N'arrivant plus à bien respirer, Mackiewicz enlève la protection qu'il a devant la bouche. Son nez commence à geler, de même que ses mains et ses pieds. Au bas d'une cuvette, ne pouvant rejoindre leur tente, les grimpeurs se mettent à l'abri du blizzard dans une crevasse. Au lever du jour, la situation est dramatique. Du sang coule de la bouche de Tomek, signe d'œdème fatal s'il n'est pas soigné au plus vite. Elisabeth déclenche les secours. Des messages sont échangés et finalement, la Française descend sans tente ni duvet, laissant son compagnon qui doit être récupéré à 7200 m ; l'hélicoptère ne pouvant pas emmener simultanément les deux alpinistes.

Malheureusement, l'hélicoptère ne vient pas. Elle se prépare donc à passer une seconde nuit dehors. Mais elle garde le moral, bien qu'elle soit victime d'une hallucination dans laquelle elle imagine qu'on vient lui apporter des boissons chaudes en échange d'une chaussure. Lorsqu'elle émerge de son cauchemar, son pied a gelé. Au petit matin, posée à 6700 m d'altitude, elle entend une rotation d'hélicoptère en bas du glacier. Mais il est déjà trop tard car le vent s'est levé. Comprenant qu'elle va devoir passer une troisième nuit dehors, elle décide alors de poursuivre sa descente malgré des gelures qui touchent désormais ses mains.

Peu à peu, ma mémoire s'anime, se comble et mes émotions se traduisent en mots (...) C'est avec toi là haut que j'ai compris ce que tu avais pu ressentir, ce qui t'avait poussé à aller toujours plus loin et passer autant de temps là-haut. Cette impression d'immensité qui ne vous écrase pas, mais nous donne, au contraire, envie de voler, vers le haut, les sommets, les cieux, l'espace... le vertige. Le POUVOIR de l'univers comme tu disais (...) Nous avons grimpé ensemble cette difficile hivernale, parce que nous avons bâti notre histoire sur nos émotions véritables, cette expérience vive de la vie, élémentaire (...) Tomek, au-delà du Nanga, tu resteras pour moi une exceptionnelle et inoubliable rencontre. Une rencontre au goût de rêves et d'aventures, une rencontre en toute simplicité, une rencontre qui garde à jamais le goût à la fois amer et doux de la liberté (Lettre d'Elisabeth Revol à Tomek Mackiewicz, 21 mai 2018).



Pendant ce temps, l'alpiniste russo-polonais Denis Urubko et le Polonais Adam Bielecki, qui tentaient l'ascension du K2, sont héliportés jusqu'au Nanga Parbat, à 4800 m d'altitude. À peine arrivés, les deux hommes gravissent, en pleine tempête, en huit heures et en pleine nuit, plus de 1000 m de paroi. À l'approche de la zone où ils pensent trouver les deux alpinistes, Urubko appelle. Il est 1h45 du matin. Et là, incroyable miracle, il entend dans les rafales de vent une « très faible voix de femme ». Ils viennent de retrouver Elisabeth Revol. Grosse émotion, entre fierté et deuil, dans ce secours réalisé aussi avec l'aide de l'armée pakistanaise.